519
359093

MELZOR ET ZIMA,

COMEDIE

EN UN ACTE ET EN PROSE,

MÊLÉE D'ARRIETTES.

Paroles de H. PESSEY, Musique de J. LANUSSE.

Représentée, pour la première fois, à Paris, sur le théâtre de la porte Saint Martin, ci-devant salle de l'Opéra, le 19 Vendémiaire, an 11 de la République.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1897

A PARIS,
Chez HUGELET, Imprimeur, rue des Fossés-St.-Jacques, N° 4, près l'Estrapade, Division de l'Observatoire.

AN XI. — 1803.

Digitized by Google

PERSONNAGES.	ACTEURS.
Le Comte GRIMALDI, riche seigneur Napolitain.....	MM. *Vallière.*
Le Comte GONZAGUE, son ami.....	*Deschamps.*
ALVARINO, fils de Gonzague.....	*Vigny.*
PEDRILLO, Valet d'Alvarino.....	*St-Léger.*
ZIMA, fille de Grimaldi.....	Mmes *Vigny.*
GEORGINA, Suivante de Zima.....	*Auvrais.*

Le théâtre représente un parc : à droite un pavillon élevé sur une terrasse devant laquelle plusieurs orangers formant un parterre ; une porte ouvrant sur la terrasse ; une jalousie donnant sur le parc ; un siége dans le parterre.

La scène se passe en Italie au chateau de Grimaldi.

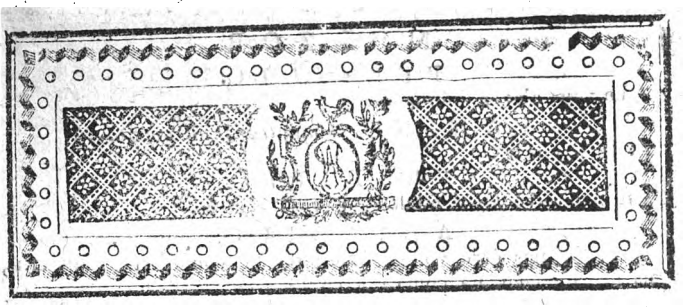
Je déclare avoir cédé au citoyen Hugelet, imprimeur, la pièce ayant pour titre : *Melzor et Zima*, Comédie en un acte ; laquelle Piece il peut imprimer, vendre et faire vendre en tel nombre d'exemplaires qu'il lui plaira ; me réservant les droits d'auteur par chaque représentation qu'on pourra donner sur les théâtres de la Republique.

Paris, ce 20 Vendémiaire, an II. *Signé* PESSEY.

Je déclare que je poursuivrai tous contrefacteurs et distributeurs d'éditions contrefaites, et qui ne porteroient pas le fleuron qui est au frontispice, lequel représente les lettres initiales de mon nom.

J.-F. HUGELET

Digitized by Google



MELZOR ET ZIMA.

SCENE PREMIERE.

ALVARINO, PEDRILLO.

(Ils arrivent près du pavillon.)

ALVARINO.

Paix..... Ecoute..... Rien encore.

PEDRILLO.

Patience, seigneur; à peine le jour commence-t-il à poindre, et déjà les yeux fixés sur le pavillon où repose l'objet chéri d'une flamme nouvelle; vous prétendez que tout, jusqu'au soleil même, partage votre empressement, parce qu'au premier de ses rayons la jolie recluse ouvrant la fenêtre de sa prison, vient à travers cette jalousie soupirer ses amours comme une tendre tourterelle roucoule à travers les barreaux de sa cage.

ALVARINO.

Conçois-tu, mon cher Pédrillo, l'excès de mon bonheur?

PEDRILLO.

Pas trop.

ALVARINO.

J'aime à la fureur.

PEDRILLO.

Jusqu'à nouvel ordre.

ALVARINO.

Je vais être aimé.

PEDRILLO.

De celle-ci comme de tant d'autres.

ALVARINO.

D'une femme charmante.

Digitized by Google

PEDRILLO.

Que vous n'avez jamais vue.

ALVARINO (*montrant un portrait.*)

Et ce portrait ?

PEDRILLO.

Est peut-être aussi fidèle que vos sermens.

ALVARINO.

Non, je pus être volage avant de la connoître; mais elle, mais Zima; rien ne pourra m'en séparer.

DUO. N° Ier.

ALVARINO.

Oui, pour jamais tu règnes dans mon âme.

PEDRILLO.

Ah, pour jamais le terme est long, seigneur.

ALVARINO.

Et la plus constante flamme.....

PEDRILLO.

S'évanouit en légère vapeur.

ENSEMBLE.

ALVARINO.

Non, je fus léger, volage;
Mais, brûlant de nouveaux feux,
A l'objet de mon hommage
Je borne enfin tous mes vœux.

PEDRILLO.

Oui, toujours léger, volage,
Vous brûlez de nouveaux feux;
Et le projet d'être sage
Vient et s'enfuit avec eux.

ALVARINO.

Plus de folie;
Oui, pour la vie
Je veux former des nœuds constants.

PEDRILLO.

Des nœuds constants, quelle chimère.
Pour vous ceux que l'amour serre
Seront toujours des nœuds coulants.

ALVARINO.

A Zima toujours fidèle,
Je veux vivre sous sa loi.

PEDRILLO.

Ah, s'il n'étoit point d'autre belle,
Je répondrois de votre foi.

ENSEMBLE.

Plus de folie, etc.

PEDRILLO.

A merveille, seigneur; si je n'étois Pédrillo, je croirois presque à votre réforme; mais par grace, un mot pour justifier mes doutes. Fils d'un riche et puissant seigneur Napolitain, envoyé fort jeune à Rome pour y faire vos exercices, vous vous persuadez bientôt par un raisonnement digne d'un sage de dix-

Digitized by Google

huit ans, que le jeu et les belles doivent concourir à former l'éducation d'un jeune seigneur. Des amis que vous ne connoissez pas, mais que votre fortune à venir engage à s'intéresser à vous, vous avancent galamment les sommes nécessaires à ces nouveaux maîtres; votre père, contrariant comme ils le sont tous, trouve mauvaises et vos dettes et vos amours, et pour vous corriger, vous invite, en interposant il est vrai, l'autorité paternelle, à revenir dans son château pour y être enfermé dans une tour.

ALVARINO

Oui, et me donner une femme par suite de correction.

PEDRILLO.

Oh, le choix n'étoit pas difficile; et vous jugez prudemment qu'on doit préférer la liberté à une tour obscure; et le coeur de toutes les belles à la main d'une seule, et chargé grace encore à vos amis, d'un à-compte sur votre fortune, vous partez et courez les champs sous le nom supposé de Melzor, et l'habit d'un officier français; trois ans d'une vie errante ne vous ont point rebuté. Poursuivis sans cesse par les émissaires de votre père, toujours fuyants, tantôt bien, tantôt mal, un jour dans les privations, le lendemain dans l'abondance, nous sommes tout-à-coup au milieu de nos courses et de vos victoires, arrêtés nous ne savons par qui, conduits nous ne savons où, et roulés long-temps enfermés dans une voiture, les yeux bandés et les mains liées nous arrivons jusqu'ici. Nos ravisseurs nous portent à terre; on nous délie; nous ouvrons les yeux, et nous nous trouvons, seuls, près d'un pavillon isolé à l'extrémité de ce parc, nous y entrons et le trouvons abandonné, mais muni de toutes les petites provisions qui pouvoient nous être nécessaires. Bien restauré, mais pas encore remis de ma frayeur, je vous engage à fuir; vous voulez connoître les lieux. En parcourant ce parc, nous approchons de cet autre pavillon; une voix de femme se fait entendre; adieu tout espoir de partir, jusqu'à ce qu'elle soit à vous; un portrait se trouve là comme par hazard, c'est celui de la belle, et c'en est cent fois trop pour tourner une tête comme la vôtre; enfin, depuis trois jours.....

ALVARINO.

Oui, depuis trois jours seulement j'ai connu l'amour; un mot de la bouche de Zima.... ai-je besoin de la voir pour l'aimer?

PEDRILLO.

Mais, songez donc, seigneur, que vos affaires auprès d'elle ne sont pas fort avancées, et que jamais aucune place ne vous a coûté trois jours de siége.

ALVARINO.

Elle se rendra.

PEDRILLO.

Encore s'il existoit près d'elle quelque jolie soubrette, sur la-

Digitized by Google

quelle je pusse diriger mes batteries ; quand la place aura capitulé..... Mais non ; quelque dragon sexagénaire peut-être, quelque hibou femelle dont l'œil hagard et l'oreille aux aguets..... D'ailleurs, votre Zima, j'en conviens, ne peut être dangereuse, mais d'autres qui habitent ce château ; et savons-nous à la merci de quels êtres nous sommes ?

ALVARINO.

Poltron ; ne suis-je pas avec toi ?

PEDRILLO.

Faible ressource contre une demi-douzaine de valets qui, sans respect pour votre rang, votre bravoure et vos vingt ans, pourroient nous échiner tous deux fort à leur aise.

ALVARINO.

J'entends du bruit.... C'est elle sans doute. Eloigne-toi, et veille autour de nous.

(*Pedrillo sort et Alvarino se retire au fond du théâtre.*)

SCENE II.

ALVARINO, GEORGINA (*sortant du pavillon.*)

ALVARINO, *à part.*

La porte s'ouvre... On sort du pavillon ; l'amour m'offriroit-il aujourd'hui ma Zima sans obstacle ?.... Approchons.

GEORGINA, *toujours à part.*

Oui, oui, seigneur Grimaldi, vous vous en rapporterez à l'évidence, et me croirez sans doute lorsque vous aurez tout vu de vos propres yeux.

ALVARINO.

Ce n'est pas sa voix.... Ecoutons....

GEORGINA.

Quand je vous dis qu'un galant rôde tous les matins autour de ce pavillon, vous riez de mes craintes.....

ALVARINO.

Des découvertes et des avis ; tenons-nous sur nos gardes.

GEORGINA.

Mais il séduira ma jeune maîtresse vous dis-je... *Je crois trop à la vertu de ma fille.*

ALVARINO.

Bel exemple de confiance paternelle !

GEORGINA.

Mais, débarqué l'on ne sait d'où, il s'est installé chez vous sans votre permission..... *C'est un hôte de plus ; s'il s'y trouve bien qu'il y reste ; j'aime à rendre service.*

Digitized by Google

ALVARINO.

En honneur, j'aimerois ce père là, si je n'aimais pas sa fille.

GEORGINA.

Quelle sécurité au bord du précipice! oui, du précipice. Je connois depuis long-temps les ruses et la perfidie des hommes, la foiblesse et la crédulité des femmes, la bonhommie et l'aveuglement des pères, des tuteurs et des époux; et l'on ne tient aucun compte de ma prévoyance, moi la perle des femmes, la plus clairvoyante des surveillantes fidèles, et que l'expérience a si bien instruite! Il m'en souvient.....

ALVARINO.

La maudite bavarde ne partira pas.

GEORGINA.

COUPLETS. N° 2.

D'aimable et joli galant,
A jeune fille au cœur tendre;
Quand la voix se fait entendre,
Zeste, elle est prise à l'instant;
Avec quelle gentillesse
Un amant peint sa tendresse,
Et nous prouve son amour;
Mais les bras dont il nous presse
Sont les serres du vautour.

Simple dans mes jeunes ans,
Fabio toucha mon âme;
Le souvenir de sa flamme
Réchauffe encor tous mes sens.
Avec quelle gentillesse, etc.

Il me vantoit mes appas;
Moi je crus à sa constance;
J'étais sans expérience.
Il obtint tout..... mais hélas,
Avec quelle gentillesse, etc.

Continuons nos recherches. (*Elle sort à droite.*)

SCENE III.

ALVARINO *seul.*

ENFIN, je n'entends plus rien; l'ennemi sans doute a fait retraite, et nous laisse le champ libre. Ainsi, d'un côté mon amour et la sécurité du père, de l'autre grille et verroux, et par-dessus tout, la vigilance d'une surveillante adroite.... Eh tant mieux, moins la conquête est facile, plus la victoire est glorieuse; profitons du moment, chantons près du pavillon pour nous faire entendre d'elle.

Digitized by Google

MELZOR

ROMANCE. N° 3.

Loin des argus, pres de sa belle,
Fidele amant brûlant d'amour,
Vient en tremblant attendre d'elle
Pour tendre ami, tendre retour.

Dans tes beaux yeux, ô mon amie,
Laisse-moi lire mon bonheur,
Puisque déjà ta voix chérie
A fait d'amour battre mon cœur.

SCENE IV.

ALVARINO, GEORGINA. (*Elle arrive par le fond du théâtre.*)

GEORGINA.

A merveille, je vous y trouve, enfin.

ALVARINO.

Au diable la maudite duègne.

GEORGINA.

Qui êtes-vous ? d'où venez-vous ? à qui parlez-vous ? que voulez-vous ?

ALVARINO.

Qui suis-je ? un amant. D'où viens-je ? je n'en sais rien. A qui parlé-je ? à la perle des suivantes. Que veux-je ? la séduire.

GEORGINA.

Vous êtes franc.

ALVARINO.

Comme vous êtes aimable.

GEORGINA.

Point de compliment. Quel est votre but ?

ALVARINO.

Point de questions, quel est le vôtre ?

GEORGINA.

M'opposer à vos projets ; sauver ma maîtresse de vos griffes ; prévenir son père ; vous faire chasser ou vous punir de votre audace, voilà mon but.

ALVARINO.

Déjouer tous vos moyens ; me faire aimer de votre maîtresse ; l'enlever de ce pavillon, et l'épouser malgré son père, malgré vous, et même malgré elle s'il le faut, voilà le mien.

GEORGINA.

Vous êtes fou.

ALVARINO.

Un peu ; vous êtes sévère ?

GEORGINA.

Beaucoup.

ALVARINO.

Digitized by Google

ALVARINO.

Ne peut-on vous gagner?

GEORGINA.

N'y comptez pas.

ALVARINO.

Est-ce dépit, est-ce vengeance ?

GEORGINA.

Je déteste les amoureux, cela doit vous suffire.

ALVARINO.

Ils vous ont donc trompée?

GEORGINA.

Que vous importe ?

ALVARINO.

Les monstres!

GEORGINA.

Ils le sont tous.

ALVARINO.

Le nom de votre maître ?

GEORGINA.

C'est mon secret.

ALVARINO.

Même de la discrétion !

GEORGINA.

Cela vous étonne ? Plus de propos, partez où j'appelle.

ALVARINO.

Rien ne m'effraye.

GEORGINA.

L'audacieux séducteur.

ALVARINO

La précieuse surveillante.

GEORGINA.

Vous restez ?

ALVARINO.

Je vous observe.

GEORGINA.

Je m'attache à vos pas.

ALVARINO.

Je vous ferai voir du chemin.

GEORGINA.

Il n'est point d'amoureux plus effronté.

ALVARINO.

Ni de soubrette plus fidelle.

GEORGINA.

Eh bien, puisque rien ne vous effraie, vous allez trouver à qui parler; voilà son père.

Digitized by Google

ALVARINO (*se sauvant.*)

Son père, je me sauve.

SCENE V.

GEORGINA, GRIMALDI, GONZAGUE. (*Ils entrent à droite par devant le pavillon.*)

GEORGINA.

Pour cette fois, seigneur, je l'ai bien vu, je l'ai bien entendu.

GRIMALDI.

Qui donc?

GEORGINA.

Notre inconnu.

GRIMALDI.

Encore vos soupçons, bonne Georgina.

GEORGINA.

Il vient de fuir, je l'ai surpris chantant sous cette fenêtre.

GRIMALDI.

Et vous auriez eu la barbarie de l'interrompre?

GEORGINA.

Je lui ai parlé.

GRIMALDI

Que vous a-t-il dit?

GEORGINA.

Qu'il étoit amoureux de ma jeune maîtresse.

GONZAGUE

Rien d'étonnant.

GRIMALDI.

Elle est charmante.

GEORGINA.

Mais, seigneur, vous mettez ma patience àbout avec vos réponses, quand j'espere vous voir partager mon indignation, vous conservez en dépit de tout un sang froid qui me désole; et vous êtes père! continuez, seigneur, continuez, à dédaigner mes avis; fermez les yeux & encouragez les desseins de ce galant et la foiblesse de votre fille. J'aurai fait mon devoir, & vous ne vous en prendrez point à ma vigilance.

GRIMALDI.

Bien, Georgina, dites à ma fille que je l'attends ici.

(*Georgina entre dans le Pavillon.*)

SCENE VI.

GRIMALDI, GONZAGUE.

GRIMALDI.

Il est pris, mon ami, et bien pris.

Digitized by Google

GONZAGUE.

J'enrage, un étourdi, des dettes, une réputation!

GRIMALDI.

Eh mon ami, tout s'appaisera, les dettes se payeront, les fredaines s'oublieront; avoue-le, mon cher Gonzague, nous avons été bons époux et bons pères, souviens-toi de notre première jeunesse amies dès l'enfance, nous pourrions nous rappeller certains faits qui nous eussent bien autant qu'à lui mérité quelque temps de retraite au fond de la tour où tu voulois le confiner, pourquoi donc aurions nous la folle prétention que nos enfants fussent meilleurs que leurs pères.

GONZAGUE.

Est-ce ainsi qu'un descendant de Gonzague devoit soutenir la gloire du nom de ses ayeux?

GRIMALDI

De quoi te plains-tu? chevalier toujours errant comme ses nobles ancêtres, il a courru comme eux les avantures à l'honneur des belles; eux pour les protéger et lui pour les séduire; plus galant que ses antiques modeles qui ne songeoient qu'à la seule dame de leurs pensées, toutes se sont partagées son cœur & son hommage, et tu voudrois le punir d'avoir surpassé ses pères en courtoisie?

DUO. N° IV.

GRIMALDI.

La folie est dans la jeunesse
L'avant coureur de la raison;
A l'amour comme à la sagesse
Nature a fixé sa saison,
De ce dieu la main bienfaisante
Sur nos pas porte son flambeau

GONZAGUE.

Mais plus la flamme est brillante
Plus il épaissit son bandeau.

GRIMALDI.

L'âge vient et fuyant la glace
L'amour cherche un autre printemps.

GONZAGUE.

Alors la raison à sa place
Mieux que lui vient guider nos sens.

GRIMALDI.

Aussi la jalouse vieillesse,
Qui vit éteindre son flambeau;
Pour se venger à la jeunesse
Toujours veut ôter son bandeau.

GONZAGUE.

Mais enfin défenseur éternel de l'étourderie où te conduira ton prétendu projet? enfermé dans une tour de mon château:...

GRIMALDI.

Il t'auroit échappé, gardes, grilles verroux, rien n'eut résisté.

Digitized by Google

Ici libre de fuir, l'amour l'y retient enchaîné; il est loin de songer que cette Zima qu'il brûle de posséder, est cette même épouse qu'il fuit avec tant de soin et que son père lui destinoit; éprise elle même de ton fils sans le connaître, le cœur de Zima sera d'accord avec nous. En pere complaisant, j'aide de tout mon pouvoir les progrès de notre amant, je mets sur ses pas le portrait de sa belle; l'intriguer est le seul dédommagement que je prétende tirer de ma complaisance; encore quelques épreuves et nos enfans seront heureux..... Voici ma fille..... Gardons de nous trahir.

SCENE VII.

Les mêmes ZIMA et GEORGINA (*sortant du pavillon*)

GRIMALDI.

VIENS, mon enfant.... Embrasse mon ami, tu le dois pour la bonne nouvelle qu'il a reçue. (*Gonzague l'embrasse*).

GEORGINA.

Une nouvelle!

ZIMA.

Puis-je, sans être indiscrète?....

GRIMALDI.

Elle t'intéresse.

GONZAGUE.

Enfin, mon Alvarino nous est rendu.

ZIMA.

Alvarino!

GEORGINA.

Ah! ah!

GONZAGUE.

Il revient abjurant ses erreurs, et vous pourrez, belle Zima, resserer avec lulles liens qui m'unissent à votre pere.

ZIMA, (*à part*).

Infortunée Zima!

GRIMALDI.

Oui mon enfant, tu vas doubler mon bonheur, en assurant le tien.

GEORGINA. (*à part*)

Ainsi monsieur l'inconnu, vous pouvez déguerpir au plus vîte.

ZIMA.

Mon père, je connois mon devoir.

GRIMALDI.

Des devoirs! si ton cœur est libre, le plaisir les rendra faciles à remplir..... Tu soupire..... Ton embarras.....

GEORGINA,

Chimère, disiez-vous, seigneur, purs soupcons; j'avois tort.

Digitized by Google

GRIMALDI.

Rassure-toi, ma Zima, je sais tout, et veux t'éviter un pénible aveu. Je sais qu'un audacieux inconnu n'a pas craint de te déclarer son coupable amour. Je partage ton outrage et le téméraire sera puni de son attentat.

ZIMA.

Mon père, ne le jugez pas avec trop de rigueur.

GRIMALDI.

Un homme peut-être sans nom, sans fortune.

ZIMA.

La noblesse de ses traits atteste celle de sa naissance.

GRIMALDI.

Sa démarche.....

ZIMA.

Est inconsiderée, mais non pas criminelle.

GRIMALDI.

Mais cet intérêt si vif... Auroit-il su te plaire, et ton coeur....

ZIMA.

Eut pu le distinguer si l'aveu de mon père....

GRIMALDI.

Tu connois mes engagements...

ZIMA.

Et vous ma soumission et mon obéissance.

GRIMALDI.

Si pourtant ton cœur n'étoit plus libre, et que le don de ta main...

GEORGINA.

Vous fléchiriez ! quelle patience !

ZIMA.

Achevez, mon père...

GONZAGUE.

Pourquoi déchirer plus long-temps son cœur ; elle l'aime et cette incertitude est cruelle.....

GEORGINA.

Eh bien, jusqu'au beau père qui ne s'y refuseroit pas.

GONZAGUE.

Cessez de vous affliger pour lui, belle Zima, cet inconnu est.....

ZIMA.

Eh bien, il est ?...

GRIMALDI. (*l'interrompant vivement*).

Un séducteur que je dois punir au premier attentat ; je le livre à la sévérité des loix, et il ne doit attendre que l'infamie s'il est jugé coupable.

ZIMA.

L'infamie !

Digitized by Google

GONZAGUE, (*lui prenant la main*).
Et la main de sa belle, s'il se justifie. (*Ils sortent.*)

SCENE VIII.

ZIMA *seule.*

Que signifie cette ironie qu'ils affectent en prononçant presque l'arrêt d'un infortuné? me serois-je trahie? fatal amour que tu couteras cher à mon coeur.

ARRIETTE N° 5.

Pour toi la plus tendre amie
L'amour reçut les premiers vœux,
Je te perds et d'un songe heureux
L'erreur avec toi m'est ravie.
Amour trompeur
Ta folle ardeur
A dans mon cœur
Porté sa douce ivresse;
Ta voix enchanteresse
M'offroit le bonheur.
Espoir désir,
Tout va s'enfuir
Doux souvenir
Reste seul en mon âme;
Ah sans espoir, d'amour la flamme
Est encor un plaisir.

Oui, son repos l'exige, il faut l'avertir; un mot sur ces tablettes.... Qu'il fuie et abandonne l'infortunée Zima.... (*Elle s'assied.*) Ah oui, je le sens; en s'occupant de sauver ce qu'on aime, on trouve moins pénible sa propre infortune. (*Elle écrit*).

SCENE IX.

ZIMA, PEDRILLO (*Dans le parc et sans voir Zima*)

PEDRILLO.

Tandis qu'il veille autour de ce pavillon établissons ici notre vedete; tel est son ordre, il faut s'y conformer; peste soit des maîtres amoureux, et que les valets ont à souffrir de leurs caprices! Les femmes m'adorent et j'aime assez les femmes; mais jamais je n'ai pris d'amour jusqu'à perdre la tête et le repos.

ZIMA.

J'entends parler.

PEDRILLO.

Mon maître, dieu merci, n'a plus ni l'un ni l'autre, il veut et ne veut plus; le mariage l'effraye, il veut épouser.....

ZIMA.

C'est la voix de son valet....

Digitized by Google

PEDRILLO.

Eh bien, lui dis-je mon cher maître, si vous voulez faire une belle fin et prendre une femme, autant celle qu'on vous destine que toute autre ; ainsi croyez moi, partons à l'instant même, regagnons le château de votre père, plus de tour, plus de prison je vous en répond ; le seigneur Dom Gonzague attendri pardonnera de grand coeur à son cher Alvarino.....

ZIMA.

Alvarino.

PEDRILLO.

Et nous laisserons sur le compte du faux Melzor les petites pecadilles dont nous ne voudrons point charger notre mémoire, en ne citant que celles qui peuvent nous illustrer dans les annales galantes. Mais non, rien ne l'arrêtera, il enleveroit le sérail à la barbe du sultan..... Oh dieu je suis perdu, on m'écoutoit.....

ZIMA (*à part*).

C'est donc là, mon père, cet inconnu que vous prétendiez traiter avec tant de rigueur ?

PEDRILLO. *à part.*

Le joli minois ?

ZIMA (*à part*)

Plus de délai, je puis l'instruire... mais non, je dois en l'inquiétant le punir de m'avoir trompé et l'attirer dans le piege pour hâter le moment de porter sa sentence.....

PEDRILLO.

Si c'étoit la digne suivant de notre jolie recluse ?

ZIMA.

La suivante, il m'en donne l'idée ; profitons de son erreur. (*Elle parle à Pédrillo à travers les orangers*). Un rival détesté doit épouser ce soir ma maîtresse... Si elle est aimée..... dans un quart d'heure à la porte de ce pavillon, on vous répondra... Nous fuirons avec vous ;... Amour st discrétion !... (*à part.*) Le coup est porté, allons près de mon père achever mon ouvrage. (*Elle sori*)

SCENE X.

PEDRILLO, *seul.*

(*à Zima*) St... st... (*à part*). Amour et discretion ! elle est parbleu jolie ; allons, Pedrillo, tu peux faire retraite avec ton maître dès que ce cher enfant doit partager les ennuis de la solitude. De beaux yeux, une bonne dot ; car elle ne voudra pas déroger sans l'usage en fuyant sans cassette ; adieu voyages, adieu vie errante, avantures et souci, j'épouse et j'oublie mes fatigues et mes maux au sein de l'abondance et des plaisirs.

Digitized by Google

RONDEAU N° 6.

Bon vin, bonne chère,
Doux et long repos,
Epouse bien chere,
Amour sans rivaux,
Vont m'offrir j'espère
Les jours assez beaux.

Plus d'inquiétudes,
De dangers affreux,
De voyages rudes,
D'assauts périlleux,
Plus d'amantes qui grondent
De maris jaloux;
Plus d'argus qui frondent
Nos plaisirs, nos goûts.
Plus de triste veille,
De réveil matin,
Que l'amour éveille
Comme un vrai lutin;
Au lieu d'abstinence
De chétifs repas
De maigre pitance
De mille embarras. Bon vin, etc.

Seul chez moi, j'ordonne
Tout y suit ma loi,
Ma femme me donne
Son cœur et sa foi;
Honneur et puissance
Flattent peu mon cœur
Et ma jouissance
N'est pas la grandeur.
Nargue de la gloire,
Quand on ne peut boire
Ni dormir en paix;
Je hais le tapage,
Le bruit et l'orage
M'épouvantent; mais, Bon vin, etc.

SCENE XI.

ALVARINO, PEDRILLO.

PEDRILLO.

Ah seigneur, vous arrivez trop tard.

ALVARINO.

Qu'as-tu donc!

PEDRILLO.

Elle est charmante.

ALVARINO.

Tu l'as vue?

PEDRILLO.

A l'instant même.

ALVARINO.

Digitized by Google

ALVARINO.

Heureux coquin.

PEDRILLO.

Une figure, des grâces, une tournure...

ALVARINO.

Comme elle est peinte à ma pensée !

PEDRILLO.

Vous enlevez, et j'épouse.

ALVARINO.

Imbécille !

PEDRILLO.

Elle est digne de moi...

ALVARINO.

Quel mérite !

PEDRILLO.

Je dois lui plaire.

ALVARINO.

Trève de plaisanteries.

PEDRILLO.

Vous avez un rival..

ALVARINO.

Et dangéreux.

PEDRILLO.

Plus que vous ne pensez.

ALVARINO.

Je le redoute.

PEDRILLO.

Il épouse ce soir.

ALVARINO.

Mais qui t'a donné tout à coup cette extravagante idée ?

PEDRILLO.

Qui ? elle même.

ALVARINO.

Zima ?

PEDRILLO.

Non, mais sa dix mille fois jolie suivante.

ALVARINO.

Sa suivante !

PEDRILLO.

Oui, sa suivante, qui vous prévient que si vous n'êtes plus pressé que votre rival, il enleve votre belle ce soir même et vous la ravit en l'épousant.

ALVARINO.

Mon rival ! un autre posséderoit Zima !

PEDRILLO.

Oui, seigneur, mais vous êtes instruit, hâtons le moment de vous en assurer.

ALVARINO.

Ainsi, Zima partage l'amour du trop heureux Melzor et consent à le suivre ?

Digitized by Google

PEDRILLO.

Rien de plus simple, seigneur; les belles ont en amour leur calcul et leurs principes; on aime, mais on differe un aveu par bienséance; fuir avec son amant, l'honneur le défend quand la nécessité n'y contraint pas, mais dès qu'un odieux prétendant se présente, le choix presse, la crainte de l'un, la confiance en l'autre font pencher la balance, et le désir tire un voile officieux sur le préjugé.

SCENE XII.

Les mêmes, GRIMALDI (*dans le Parc*) GEORGINA (*à la fenêtre du pavillon sans être apperçue des premiers*).

GRIMALDI ET GEORGINA (*à part.*)

Ecoutons le complot.

PEDRILLO.

Oui, mais il est certain obstacle....

ALVARINO.

Un obstacle?

PEDRILLO.

Le grand jour.

ALVARINO.

Tu verras plus clair pour faire sentinelle.

PEDRILLO.

La nuit plus à couvert...

ALVARINO.

Eh, bourreau; cette nuit elle sera la femme d'un autre; crois-tu que la crainte du jour soit plus terrible que cette idée? d'ailleurs, cette partie du parc paroit peu fréquentée, et n'avons nous pas pour nous le génie tutélaire qui veille sur les amants.

PEDRILLO.

Alors bravons tout, du courage, et la victoire est à nous.

GRIMALDI, (*à part*).

Pas tout à fait, il est encore un obstacle que vous n'avez pas prévu.

QUATUOR N° 7.

ALVARINO.

Allons, cher Pédrillo, courage.

PEDRILLO.

Allons, seigneur, allons, courage.

ALVARINO.

Je sens que l'espoir d'être heureux
Double mes forces

PEDRILLO.

A tous deux
L'amour offre même avantage.

ENSEMBLE.

GRIMALDI.

Ah, je ris de nos amoureux;
Ils ne se doutent pas je gage,
Que je suis caché si près d'eux
Pour les arrêter au passage.

GEORGINA.

Ah, je ris de nos amoureux;
Ils ne se doutent pas je gage,
Que je veille ici tout près d'eux
Pour les arrêter au passage.

Digitized by Google

ALVARINO.

Allons, allons, tout seconde nos vœux.

PEDRILLO.

Quand l'amour guide une entreprise,
Jamais le succès n'est douteux.

GRIMALDI ET GEORGINA.

Non, je vous garde une surprise ;
Le succès peut être douteux.

PEDRILLO.

Allons, seigneur, du droit chemin j'espère
Vous ne vous écarterez pas.

ALVARINO.

Veille sur tout car tu sais bien qu'un père
Est un argus enchaîné sur nos pas.

GRIMALDI ET GEORGINA.

Non, vous aurez tous deux beau faire,
A cet argus vous n'échapperez pas.

ALVARINO *montant sur la terrasse*

Je monte.

PEDRILLO.

Je veille.

GRIMALDI.

J'écoute.

PEDRILLO.

Je tremble.

ALVARINO.

J'espère.

GRIMALDI.

Je doute.

TOUS.

Ecoutons bien.

ALVARINO.

Si je l'appelle
Répondra-t-elle ?

TOUS.

Ecoutons bien

ALVARINO.

Zima, c'est ton amant fidele.

TOUS

Je n'entends rien
Ecoutons bien.

ALVARINO.

Zima, c'est ton amant fidele ;
Réponds à la voix qui t'appelle.

TOUS.

Ecoutons bien.
Je n'entends rien.

GEORGINA *ouvrant le pavillon.*

Quoi, jusqu'ici pousser l'injure.

Digitized by Google

ALVARINO ET PEDRILLO.
Ah peste soit de l'avanture.
GRIMALDI.
Pour eux, la facheuse avanture.
GEORGINA.
Arrêtons.
ALVARINO ET PEDRILLO.
Partons.
GRIMALDI, *toujours à part.*
Approchons.
ALVARINO ET PEDRILLO.
Un contretemps
GRIMALDI ET GEORGINA.
Ah, mes fripons.
ALVARINO ET PEDRILLO.
Nous a trahis, la chose est sûre.
GRIMALDI ET GEORGINA.
Vous serez punis je vous jure.
ALVARINO.
Pedrillo.
PEDRILLO.
Seigneur
ALVARINO.
A mon sort
Je vois un remède facile.
TOUS.
Quel est ce remede facile?
ALVARINO.
Mon rival.
TOUS.
Eh bien?
ALVARINO.
Il est mort.
TOUS.
C'est un peu fort.
ALVARINO.
Sa résistance est inutile.
Je l'attaque, il se bat, je l'immole.
GRIMALDI.
D'accord.
ALVARINO ET PEDRILLO.
O ciel, le facheux personnage.
GRIMALDI.
Allons, seigneur, allons courage.
Sans doute l'espoir d'être heureux
Double vos forces à tous deux,
L'amonr offre même avantage.

GRIMALDI ET GEORGINA.
Chacun d'eux est confondu,
Et dans son ame il enrage,
L'un et l'autre croit je gage,
Qu'il est perdu.

ALVARINO ET PEDRILLO.
Ah je reste confondu.
Mais quel est donc ce visage
Qui nous guettoit au passage?
Tout est perdu, tout est perdu.

Digitized by Google

GRIMALDI.

Qui êtes vous ?

ALVARINO.

Quel droit avez vous à ma réponse ?

GRIMALDI.

Le droit d'un père indigné de l'outrage fait à sa fille.

GEORGINA.

Ainsi, grace à mes conseils, vous le tenez enfin, allons point de pitié pour ces vaurieus qui vont sans cesse furetant autour de nous pour nous ravir notre innocence.

ALVARINO.

Vous n'êtes point mon rival ?... Pardon, seigneur, ce n'est pas vous que je voulois trouver ici.

GEORGINA.

En vérité ?...

GRIMALDI.

Je le crois.

ALVARINO.

Je rends grace au hazard qui me procure cette faveur et me met à portée de dissiper les impressions défavorables que vous auriez pu concevoir de moi. J'adore votre charmante fille ; j'apprends que j'ai un rival, puis-je en honneur souffrir qu'il me l'enlève ? Jeune, riche, d'une haute naissance, aimant surtout à la fureur, je crois avoir des droits qu'il est loin de pouvoir me disputer. Vous voyez mes prétentions, elles sont justes, vous retirez votre promesse, nous consolons le rival congédié, ou s'il prend de l'humeur, je lui prouve que je sais me battre comme je sais aimer.

GEORGINA.

Vous l'entendez et ne vous fâchez point ?

PEDRILLO, (*à Grimaldi*).

Seigneur, si nous sommes coupables c'est d'avoir écouté les conseils d'une friponne de suivante....

GRIMALDI.

D'une suivante ! ceci vous regarde sans doute, dame Georgina !

PEDRILLO.

Oui, d'une suivante dont je n'ai fait qu'entrevoir la charmante tournure, mais dont j'ai trop bien entendu la voix pour mon malheur et qui fuyant avec sa maitresse devoit naturellement m'écheoir en partage.

GRIMALDI.

Quoi, vous aussi, dame Georgina, vous étiez d'intelligence avec eux ?

GEORGINA.

Imposture affreuse, pure calomnie, et je demande acte de ce que le valet prétendoit aussi m'enlever et m'épouser malgré moi.

ALVARINO (*à Pedrillo*,)

C'est donc là cette dix mille fois jolie suivante ?

Digitized by Google

GRIMALDI.

Quand à vos prétentions, je connais les droits de l'époux que je destine à ma fille et rien n'empêchera qu'il n'obtienne sa main.

ALVARINO.

S'il est homme d'honneur qu'il se présente, et je lui apprendrai que l'aveu d'un père ne suffit pas pour épouser.

GRIMALDI.

(*à part*) Bravo, j'aime son courage. (*haut*) Vous serez satisfait, je l'apperçois qui s'avance.....

PEDRILLO.

O ciel! nous sommes perdus.

ALVARINO.

Et je souffrirais impunément sa présence!... qu'il tremble... *Il se retourne, met la main sur son épée, et apperçoit son père.*

SCENE XIII & dernière.

Les précédents, GONZAGUE ET ZIMA.

ALVARINO.

Ciel! mon père!

PEDRILLO.

Son père? ah malheureux Pedrillo, la tour pour ton maître et pour toi.

ALVARINO.

Vous, mon père, vous mon rival?

GRIMALDI.

Eh bien prouvez lui donc que vous savez vous battre comme vous savez aimer.

GONZAGUE.

Enfin je vous tiens en ma puissance, et saurai vous punir de vos folies.

ALVARINO.

Mes folies, ah mon père comme je suis changé?

GEORGINA.

Oui changé au point de vouloir enlever sa maitresse en plein jour.

PEDRILLO, *bas à Alvarino.*

C'est ma jolie soubrette.

ALVARINO, *bas à Pedrillo.*

C'est Zima; nous sommes joués.

GONZAGUE.

Plus de délai maintenant; choisissez, ou une prison éternelle ou la femme que je vous ai destinée.

ALVARINO.

Mon choix est fait, j'épouse.

PEDRILLO.

Je respire, le voilà raisonnable.

Digitized by Google

GRIMALDI.

Et ce grand amour pour ma fille.

ALVARINO.

Sera toujours le même.

ZIMA.

Quoi, vous prétendez?....

ALVARINO.

Etre heureux en obéissant à mon père.

GRIMALDI.

Mais qui vous dit.

ALVARINO.

Tout, vos bontés, la tendresse de mon père, mon amour pour Zima, le mystère de mon arrivée dans ce château, tout me dit combien je fus coupable; oublierez-vous mes erreurs?....

GRIMALDI.

Mais Zima savoit donc...

ZIMA.

Elle avoit tout découvert, mon père, et connoissoit vos projets.

GONZAGUE.

Allons, mon ami, il est assez puni; plus d'épreuves; scellons leur union, et qu'ils soient heureux.

GRIMALDI.

A condition sur tout qu'il renonce aux avantures.

ALVARINO.

Avec le nom de Melzor je quitte mes folies, et voilà le garant de ma sagesse. (*montrant Zima*).

GRIMALDI.

Il nous reste à prononcer sur le sort de Pedrillo.

GEORGINA.

Je lui pardonne en faveur du motif de sa faute.

GRIMALDI.

Et lui donnez votre main pour gage d'amoureuse merci?

PEDRILLO.

Oh non, mieux que mon maître je renonce aux avantures; la plus épineuse est celle du mariage, et je ne suis pas tenté de la courir avec madame.

BIBLIOTHÈQUE DE LA VILLE LYON 1897

CHŒUR FINAL. N° 8.

GRIMALDI.

Pour être heureux ne soyez point volage,
Et de l'hymen retenez la leçon.

CHŒUR.

Pour être heureux, &c.

GRIMALDI.

Libre à vingt ans, s'il est fou d'être sage
Pour lui sagesse est toujours de saison.

CHŒUR.

Libre à vingt ans, etc.

FIN.

Digitized by Google